

VICTOR COUSIN.

LE BONHEUR ET LE SOUVERAIN BIEN.

On ne saurait trop distinguer deux choses : le bonheur et le souverain bien. Le souverain bien n'est ni dans le bonheur, comme l'a soutenu Épicure, ni dans la vertu, comme l'a voulu Zénon; il est ou plutôt il serait, s'il était possible, dans l'alliance parfaite de l'un et de l'autre. Or l'accord de la raison et de la liberté ne produit que la vertu; l'accord de la liberté et de la sensibilité n'engendre que le bonheur; c'est dans l'harmonie seule de la raison, de la liberté et de la sensibilité que se trouverait le souverain bien. Mais cette harmonie n'est guère de ce monde, elle ne se produit pas naturellement et au berceau de la vie; elle est le fruit d'un effort sublime et vraiment supérieur à la force humaine dans la plupart des natures, et n'apparaît, quand elle vient, que vers le terme de la vie. C'est alors que l'homme est saint. Dans cet état, à la suite de longs efforts et de nombreux actes de vertu, il arrive que la volonté, façonnée au joug de la raison, obéit spontanément et comme par un instinct de nature à ses prescriptions les plus redoutables, et que la sensibilité a tellement l'habitude de la souffrance, qu'elle ne tressaille plus à chaque aiguillon nouveau de la douleur.

J'ai dit tout à l'heure que l'harmonie des facultés n'est point un fait du premier âge de la vie. Il semble pourtant que l'expérience proteste contre cette assertion; car c'est au début de la vie qu'apparaît l'innocence, et là aussi n'y a-t-il pas harmonie? Oui, sans doute, mais c'est une harmonie sans dignité, sans grandeur, car elle est d'un âge qui ne connaît ni la lutte, ni le sacrifice, ni le bien, ni le mal.

L'enfant n'a point l'idée du devoir, ce qui fait que le plaisir ne l'inquiète ni ne le trouble jamais; il jouit, il souffre; il est incapable de vice comme de vertu. La paix de l'âme en cet âge de la vie ne révèle point le triomphe du bien sur le mal, mais l'absence complète de lutte entre les principes contraires.

En résumé, il y a trois états dans la vie : l'innocence, la vertu, la sainteté. L'innocence est le point de départ, la vertu est le moyen, la sainteté est le but. Mais tout comme l'innocence n'est qu'un point de la vie, de même la sainteté est moins un état réel qu'un idéal dont on approche plus ou moins, mais qu'on ne saurait atteindre. Il ne peut y avoir harmonie parfaite que dans une nature absolument simple; et c'est pourquoi la sainteté n'appartient qu'à Dieu. Le bien qui résulte de l'harmonie passagère dont la vie humaine offre le tableau, n'est qu'un pâle reflet du souverain bien.

L'homme, être un et multiple, simple et complexe à la fois, peut bien aspirer vers l'harmonie parfaite, mais il ne saurait y atteindre; le principe de l'harmonie parfaite étant l'unité absolue, le souverain bien n'est pas de ce monde; la mort seule peut y conduire. Si le souverain bien n'est pas de ce monde, il s'ensuit que s'il peut être proposé comme fin de notre activité, il n'en doit pas être considéré comme la règle. La véritable règle de notre vie, c'est la vertu. Et qu'on ne dise pas qu'ici il y a contradiction dans les mots, et qu'il est impossible que la fin de la vie n'en soit pas en même temps la règle. Quand l'innocence a fait place à la vertu, le travail et le sacrifice s'emparent de la vie; l'homme souffre alors. Or, il ne peut se résigner à la douleur, il aspire à la paix, à l'harmonie, au bonheur, en un mot, il y aspire sans le prendre pour règle de conduite; car, lorsqu'il faut agir, il ne se demande pas si l'acte que réclame la raison troublera ou non la paix de son âme; il sait qu'il doit agir, que le résultat de son acte soit la paix ou le trouble de ses facultés. L'homme, ici-bas, je ne saurais trop le répéter, n'a pas pour destinée de faire régner la paix dans son âme, mais d'y faire régner les vertus; le mot de sa mission est devoir et non bonheur.

Pour le devoir, il faut qu'il accepte la guerre; pour le devoir, il faut qu'il déchire ses entrailles, et si, dans l'excès de ses souffrances, il a le droit de soupirer après le bonheur, qu'il songe bien

que c'est à Dieu qu'appartient le soin de cette autre destinée. Maintenir la supériorité de la raison sur la liberté, de la liberté sur la sensibilité, telle est ma loi en ce monde. Que si, pour y être fidèle, il faut qu'une lutte s'engage, mon devoir est de la soutenir, non de la faire cesser.

C'est à la suprême Providence à voir si ma destinée finit là.

GEORGES CUVIER.

LES SCIENCES ET LA SOCIÉTÉ.

A l'époque où l'Académie des sciences reçut de Louis XIV la forme que l'auguste successeur de ce monarque nous rend aujourd'hui, dans une solennité pareille à celle qui nous rassemble, l'ingénieux historien de cette Compagnie ne se permit qu'avec une sorte de réserve d'exprimer l'idée que les recherches de ses confrères pourraient bien ne pas être toutes aussi inutiles qu'on le croyait de leur temps.

Aujourd'hui on peut tenir un langage moins timide, ou plutôt il est presque superflu de le tenir.

Les succès que l'étude de la nature, de ses ressources et de ses lois, a obtenus récemment, ont inspiré un intérêt général, et l'on a pris des idées plus étendues du pouvoir des sciences et de leurs services.

On les a vues, sinon créer la société, du moins naître et se développer avec elle, lui procurer successivement toutes ses jouissances, quelquefois en transposer de fond en comble les éléments; et de ce qu'elles ont fait, il n'a pas été difficile de conclure ce qu'elles pourraient faire encore.

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable : les maux l'assaillaient de toute part; les remèdes lui restaient cachés, mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins; les premiers pères s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger

leurs courses à travers les plaines du désert : telle fut l'origine des sciences mathématiques et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus : il l'épia sans relâche ; sans cesse il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes, aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linnæus et des Jussieu. Ce précieux héritage, toujours accru, porté de la Chaldée en Égypte, de l'Égypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheur et de ténèbres, recouvert à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples d'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir : les nations qui l'ont accueilli sont devenues les maîtresses du monde ; celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et dans l'obscurité.

Il est vrai que, longtemps, ceux même qui eurent le bonheur de révéler quelques vérités importantes, n'aperçurent pas dans leur entier les grands rapports qui les unissent toutes, ni les conséquences infinies qui peuvent découler de chacune.

Il n'aurait pas été naturel que ces matelots phéniciens qui virent le sable des rivages de la Bétique se transformer au feu en un verre transparent, pressentissent aussitôt que cette matière nouvelle pourrait prolonger pour les vieillards les jouissances de la vue ; qu'elle aiderait l'astronome à pénétrer dans les profondeurs des cieux et à nombrer les étoiles de la voie lactée ; qu'elle découvrirait au naturaliste un petit monde aussi peuplé, aussi riche en merveilles que celui qui semblait seul avoir été offert à ses sens et à son étude ; qu'enfin son usage le plus simple, le plus immédiat, procurerait un jour aux riverains de la mer Baltique la possibilité de se construire des palais plus magnifiques que ceux de Tyr et de Memphis, et de cultiver, presque sous les glaces du cercle polaire, les fruits les plus délicieux de la zone torride.

Lorsqu'un bon religieux, du fond d'un cloître d'Allemagne, en-

flamma pour la première fois un mélange de soufre et de salpêtre, quel mortel aurait pu lui prédire tout ce qui allait naître de son expérience ? Changer l'art de la guerre ; soustraire le courage à la supériorité de la force physique ; rétablir en Occident l'autorité des rois ; empêcher que jamais les pays civilisés ne puissent de nouveau être la proie des nations barbares ; devenir enfin l'une des grandes causes de la propagation des lumières, en contraignant à s'instruire les peuples conquérants qui jusqu'alors avaient été presque partout les fléaux de l'instruction : telle était la destination de l'une des plus simples compositions de la chimie.

Ces conséquences frappent maintenant tous les yeux ; mais la vue la plus perçante n'aurait pu les saisir dans ces commencements où chacun se bornait à suivre le sentier que le hasard lui avait ouvert : c'était presque sans le savoir que les premiers observateurs devenaient les bienfaiteurs de leurs semblables.

Le principal et l'immense avantage de la marche actuelle des sciences consiste dans la cessation de cet isolement.

Les divers chemins se sont rencontrés ; ceux qui les parcouraient se sont créés un langage commun ; leurs doctrines particulières, à force de s'étendre, sont parvenues à se toucher ; et, se prêtant un mutuel appui, marchant sur une grande ligne, elles embrassent les existences dans toute leur généralité.

En s'élevant ainsi au-dessus de tout, la science a tout atteint de ses regards, tous les arts lui ont été soumis ; l'industrie l'a reconnue pour sa régulatrice ; elle a servi et protégé l'homme dans tous ses états, et elle s'est entrelacée de la manière la plus intime et la plus sensible à tous les rapports de la société.

Un botaniste, dont à peine on sait le nom, apporta le tabac du Nouveau-Monde en Europe, vers le temps de la Ligue. Aujourd'hui, cette plante donne à la France seule la matière d'un impôt de cinquante millions ; les autres pays de l'Europe en tirent des ressources proportionnées ; jusque dans le fond de la Turquie et de la Perse, elle est devenue un grand article de commerce et d'agriculture.

Un autre botaniste, à l'époque de la Régence, fit passer à la Martinique un pied de café, de cet arbuste d'Arabie qui lui-même n'avait commencé d'être connu en Europe que dans les premières

années de Louis XIV. Ce pied unique a donné tous ceux de nos îles; il a enrichi les colons. L'usage de cette plante est devenu vulgaire; et certainement elle a été plus efficace que toute l'éloquence des moralistes pour détruire l'abus du vin dans les classes supérieures de la société.

Qui pourrait répondre qu'aujourd'hui même nos jardins botaniques ne recèlent pas quelque herbe méprisée, destinée à produire, dans nos mœurs ou dans notre économie politique, de tout aussi grandes révolutions?

Et ce qui place dans une catégorie bien distincte les révolutions que les sciences occasionnent, c'est qu'elles sont toujours heureuses. Elles combattent les autres; c'est l'opposition des deux principes: la guerre d'Orosmane contre Arimane.

Quand une funeste insouciance livrait nos forêts à la destruction, la physique améliorait nos foyers; quand la jalousie des peuples nous privait des produits étrangers, la chimie les faisait éclore de notre sol. Les nations de l'Europe n'ont jamais paru travailler avec plus d'ardeur que depuis vingt ans pour anéantir leurs subsistances. Combien de famines n'eussent pas produit autrefois les dévastations dont nous avons été les témoins! La botanique y avait pourvu: elle était allée chercher au delà des mers quelques nouvelles plantes nourricières; elle avait profité de chaque mauvaise année pour en recommander la propagation, et était parvenue à rendre toute famine impossible.

MONSEIGNEUR DARBOY.

LA JUDEE.

Quoique tout le monde sache aujourd'hui beaucoup de choses, il est un coin de terre souvent exploré et décrit, mesuré sous toutes ses dimensions, interrogé dans toutes ses ruines et livré par la plume et le crayon à la curiosité de tous les hommes, et qu'on ne connaît pourtant pas encore assez. On voudrait le voir de ses yeux; du moins l'imagination et la pensée aiment à y promener leurs rêves et nous y revenons volontiers par la lecture quand nous n'y pouvons revenir autrement. Ce coin de terre c'est l'Orient, et en particulier la Judée. Un charme indéfinissable attire l'esprit et le cœur vers les lieux qui furent le berceau du genre humain, le théâtre des principales merveilles de la religion, le foyer lumineux d'où la civilisation chrétienne a rayonné sur tout l'univers. Là, selon une ancienne tradition, gît la cendre qui fut le premier homme; là, coulèrent les premières larmes; là, vos pieds foulent le limon dont fut pétri le premier cœur qui palpita sous la douceur et l'amertume du sentiment. C'est là que Dieu instruisit le procès d'Adam tombé, et qu'il chassa devant lui le fratricide Caïn en l'agitant par l'aiguillon du remords; c'est dans ces régions qu'il conversa familièrement avec le juste Noé et le croyant Abraham. Ce sol est tout empreint des redoutables vestiges du Très-Haut; les bénédictions célestes y sont descendues à flots abondants; la colère divine, à son tour, l'a flétri et desséché sous son brûlant passage. Pays aimé du ciel, les prophéties et les miracles l'ont illustré; le Fils de Dieu y a souffert pour la vérité et la justice; il y a répandu, avec sa parole, ses sueurs, ses larmes et son sang. Là se trouve la montagne où fut plantée une croix qui domine le front de

toutes les sociétés civilisées, d'où est partie une doctrine qui a changé la face du monde en s'emparant des esprits et des cœurs.

Aussi que d'âmes, depuis dix-huit siècles, ont tourné vers cette terre si riche leurs aspirations ! Quel chrétien n'a fait, au moins en pensée, son pèlerinage au sépulcre du Sauveur ? et qui pourrait se défendre d'une religieuse émotion en voyant ces pierres et cette poussière sanctifiées ? Ici, c'est sainte Paule, la fille des Gracques, qui fuit les splendeurs de Rome et les délicatesses de la vie patricienne, afin de parcourir, en bravant les privations et les souffrances, les lieux célèbres par les mystères de la religion, la contrée où le salut du monde a germé et fleuri, le sol privilégié qui a tressailli sous les pas de l'Homme-Dieu. Plus tard, ce sont les vaillants soldats de Godefroy de Bouillon qui se jettent la face contre terre au nom et à la vue de Jérusalem, et qui versent des larmes de joie et de piété, adorant et glorifiant Dieu parce qu'il a daigné consoler leur foi et ne pas les laisser mourir avant qu'ils eussent vu la ville sainte, objet de leurs plus ardentes espérances. C'est encore saint Louis visitant la Galilée, descendant de cheval et se mettant à genoux lorsqu'il aperçoit Nazareth, puis se rendant à pied, malgré une extrême fatigue, dans cette ville qui fut le berceau de Jésus-Christ, et y communiant avec une si tendre effusion de son âme, que jamais, dit un témoin oculaire, Dieu n'a été si chaleureusement adoré depuis que le mystère de l'Incarnation s'est accompli à Nazareth. Saint François de Sales rapporte, d'après saint Bernardin de Sienne, qu'un illustre et pieux chevalier, faisant le pèlerinage de la Palestine et s'attachant avec amour à toutes les traces du Sauveur, eut le cœur si touché de componction que sa vie s'écoula par cette blessure profonde. Il avait visité Nazareth, l'escabeau qui soutint la majesté de l'Éternel quand il abaissa les cieux et descendit sur la terre, et le Thabor dont la cime fut illuminée par la gloire du Très-Haut, et le Jourdain roulant ses flots consacrés par le baptême du Seigneur, et Bethléem et la pauvre crèche où vagit le Verbe lorsqu'il se fut fait petit enfant, et le jardin de Gethsémani que Jésus, à l'heure suprême de l'agonie, détrempa de sa sueur sanglante, et le Calvaire où le Rédempteur mourut pour nous rendre la vie ; enfin il était parvenu à la montagne des Oliviers. Là, contemplant les derniers vestiges laissés sur la terre par

le Fils de l'homme, il les baisa mille fois avec des soupirs d'un amour infini ; puis retirant à soi toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut décocher la flèche, et élevant les yeux et les mains au ciel : « O Christ ! dit-il, je ne sais plus où vous chercher et vous suivre ici-bas ; accordez donc à ce cœur qu'il s'en aille avec vous là-haut. » Et avec ces ardentes paroles, son âme s'envola vers Dieu, comme une flèche lancée droit au but.